**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 18 (1880)
**Heft:** 7

**Artikel:** Supplication : adressée au Conseil communal
**Autor:** Besançon, J.
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-185680

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Un beau soir, on vit le café du Raisin s'éclairer au pétrole ; quelques voisins suivirent, tous enchantés du nouveau système. Le café du Grand-Pont voulut en tâter, et commença par trois lampes mitrailleuses adaptées sur un lustre où fut jadis le gaz.

Chose étonnante, le patron remarqua que ses clients se groupaient de préférence à cet endroit, y lisaient les journaux avec délices, et enfin que la consommation semblait augmenter sous l'influence de cette agréable lumière. On comprend qu'il n'en fallait pas davantage pour engager M. Kamm à placer un second lustre à pétrole. — Ce second lustre est placé, un troisième le sera incessamment et ainsi de suite.

La mitrailleuse s'implanta dès lors partout, à la grande satisfaction de nos lampistes, qui font des affaires brillantes. On la trouve maintenant dans la plupart des cafés de Lausanne, dans beaucoup de magasins et même à l'Hôtel de Beau-Rivage.

Il paraît que Messieurs les actionnaires se sont quelque peu émus de la situation. Mais lorsqu'on tient quelque chose, et surtout quelque chose d'aussi précieux que les titres dont nous venons de parler, on le lâche difficilement. Aussi l'un d'eux se serait empressé de dire en parlant des partisans du pétrole : « Laissez-les faire ; ce sont des brebis égarées qui ne tarderont pas à revenir à nous. »

Eh bien, nous nous permettrons de douter d'un pareil raisonnement. La brebis qui trouve ailleurs meilleure pâture, herbe fraîche et tendre ne revient guère au bercail. L'enfant prodigue, lui, peut revenir, il est vrai, mais l'enfant qui économise ?..... qu'en pensez-vous ?... L. M.

---

**L'amour en Amérique.**

On connaît la signification du mot *flirtation*, cette conversation intime qui tient le milieu entre une conversation purement amicale et une conversation galante et passionnée. La flirtation que les Américains prononcent *fleurteichonn*, est évidemment née de deux principes contradictoires : le désir pour les femmes de plaire aux hommes et la crainte pour les hommes de succomber aux séductions des femmes. De là l'extrême coquetterie des unes et la froide réserve des autres.

La femme apparaît aux Américains comme une menace pour les cœurs trop sensibles. Ce n'est pas la brebis qui a peur du loup, là-bas ; c'est le loup qui craint la brebis. Aussi, laissez faire les Américaines ; leur expérience, jointe à la protection des lois, les défendra suffisamment contre tout danger de flirtation. N'ayez aucun souci de ces *a parte* entre jeune homme et jeune fille qu'on remarque partout, dans les salons, au théâtre, au bal, et ailleurs. Ces don Juan que la peur talonne sont souvent plus innocents qu'on ne croit, et jouent à l'amour à peu près comme les enfants font la petite guerre avec des sabres de bois et des pistolets de paille.

Que si l'un des flirteurs tremble de céder à l'attrait du sentiment, ce n'est jamais *elle*, c'est toujours *lui*. Aussi quelle confiance parfaite illumine les charmantes figures des *young ladies*, et combien ne faut-il pas admirer ces grandes écolières de 15 et même de 18 ans, qui, en grande toilette, des livres sous le bras, s'en vont par les rues, regardant les hommes avec affectation, leur riant bruyamment sous le nez, pour les forcer à baisser les yeux !

Souvent les écolières sont fiancées ou bien tout simplement elles ont un ou plusieurs adorateurs. Rien n'est plus amusant alors que de voir, comme on dit en anglais, les *beaux* de ces demoiselles les *épauler* pour flirter de plus près. En Amérique, un mari ou un fiancé a seul le droit de donner le bras à sa femme ou à sa fiancée. Quand un homme désire accompagner une demoiselle dans un lieu public, il marche à ses côtés sans jamais lui offrir le bras ; mais il l'épaule volontiers, ce qui est parfaitement reçu.

Voici comment on épaule une demoiselle en Amérique ; le cavalier arrondit le bras et le consolide ensuite sur l'épaule de la demoiselle en la poussant légèrement devant lui. Il élude ainsi les rigueurs de l'étiquette. Autrefois, les Américains accompagnaient les dames dans la rue en les tenant par le coude. L'épaulement est un progrès ; mais ce progrès commence à être dédaigné dans les grandes villes par la société qui se pique de donner le bon ton, et il n'y a plus guère que la société moyenne qui continue d'escorter ainsi les demoiselles à la promenade, en les épaulant.

M. Oscar Comettant, à qui nous empruntons ces détails, termine son chapitre sur l'amour en Amerique par un compliment adressé à la langue anglaise pour la distinction qu'elle a su établir entre aimer quelqu'un et aimer quelque chose. Les Anglais ont deux verbes aimer : *to lowe*, pour les êtres animés, et *to like* pour les choses inanimées. Ainsi, on ne dit pas en anglais, comme en français, *j'aime* cette femme et *j'aime* la côtelette ; *j'aime* mon père et *j'aime* les pommes cuites ; *j'aime* Dieu et *j'aime* le petit salé. Les mots heureusement choisis sont à la pensée ce que la parure et les fleurs sont aux femmes : les uns font ressortir la délicatesse des sentiments exprimés; les autres ajoutent à la beauté naturelle en développant les grâces du corps.

---

Nous ne saurions déduire du fait que Montbenon a été désigné par la grande majorité du Conseil communal, pour la construction du Palais de justice, que la population de Lausanne n'apprécie pas tous les mérites de cette superbe promenade; et nous ne croyons pas nous tromper en disant que la plupart de ceux qui ont voté ce choix l'ont fait dans l'espoir que le palais y serait disposé de façon à ne pas sacrifier complétement Montbenon comme *place*. Les diverses études qui se font maintenant semblent assez confirmer cette opinion. On comprendra dès lors, malgré ce qui a été dit pré-

cédemment dans le *Conteur*, que nous nous empressions d'accueillir les beaux vers qui suivent :

**SUPPLICATION**

*Adressée au Conseil communal.*

Un peuple ému s'incline et vous implore,
Vous dont l'arrêt doit être souverain ;
N'attendez pas qu'un jour sa voix sonore
A vos erreurs vienne imposer un frein.
Daignez ouïr la modeste requête
Que pour vous plaire, il a mise en chanson.
Bons magistrats, souffrez qu'il vous répète :
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Quand l'atelier pèse à nos fronts humides,
Que le chagrin s'empare de nos cœurs,
Combien de fois, sous ces voûtes splendides,
Le calme fut un baume à nos douleurs.
Nos yeux erraient de la plaine azurée
Jusqu'aux glaciers qui bornent l'horizon;
Notre âme, à Dieu, s'élevait épurée.
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Les nourrissons, dans les bras de leur mère,
Vont y chercher le doux parfum des champs.
Tout inondés de joie et de lumière,
Autour de nous s'ébattent les enfants.
Leur fraîche voix rajeunit les vieux arbres,
Et de leur sein la fleur tombe à foison.
Ne changeons point la verdure en des marbres.
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Vieux souvenirs des temps démocratiques,
N'êtes-vous plus qu'un mirage trompeur ?
Se pourrait-il que les vertus antiques
Aux magistrats d'aujourd'hui fissent peur ?
Mais nous, Vaudois, qui respectons la trace
Du citoyen montant à l'échelon,
Comment vouloir que ce nom-là s'efface ?
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Que deviendront les fêtes populaires
Où la gaîté nous tenait réunis,
Quand la Justice aux vêtements austères
Régnera seule et nous aura bannis ?
Adieu plaisirs, discours, chants d'allégresse,
Toasts salués par le bruit du canon,
Partout s'étend un voile de tristesse !....
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

Au temps jadis, l'on a vu des barbares
Semer l'effroi sur nos bords enchantés,
De nos trésors remplir leurs mains avares,
Briser nos dieux, renverser nos cités.
Bons magistrats, coulez des jours paisibles;
Laissez la fleur embellir le gazon ;
N'imitez pas ces conquérants terribles.
Ah ! par pitié, laissez-nous Montbenon.

J. Besançon.

---

**Miss Arabella.**

V

L'indignation la soulevait ; la lettre qu'elle avait trouvée quelques heures auparavant lui brûlait la poitrine. Elle se sauva des regards étonnés de son neveu et alla se réfugier chez elle.

Ses yeux scintillaient, ses mains tremblaient. La pauvre créature voulut pourtant prendre connaissance en entier de l'écrit accusateur pour se bien persuader de l'étendue de son infortune et, par une fatalité étrange, elle tomba sur le passage qui suit.

« Je serai ce soir des vôtres. Je vous prie de m'accorder, après le thé, un entretien particulier afin que je puisse vous faire part de tout ce que mon cœur éprouve. Tâchez surtout d'éloigner votre belle-sœur, et cela sans qu'elle s'en aperçoive. Dans cette circonstance, nous ne pouvons pas nous fier à elle, elle ne manquerait pas de tout ébruiter... »

— Le misérable !... put à peine articuler miss Arabella.

Il lui fut impossible de poursuivre sa lecture. Ses glandes lacrymales laissèrent échapper leur robinet ; puis son sein haletant avait besoin d'air ; elle ouvrit la fenêtre et aspira largement pendant une seconde la tiède brise de la nuit.

Malgré les ténèbres opaques du dehors, elle crut entr'apercevoir deux ombres se glisser vaporeusement sous les sycomores de l'allée principale, et il lui sembla percevoir le son d'amoureuses protestations suivies de plusieurs baisers.

Evidemment son cerveau enflammé était le seul auteur de cet affreux mirage.

Néanmoins, comme une tigresse en furie, elle quitta sa chambre et se précipita chez son frère où elle tomba comme un aréolithe en éclatant en sanglots coupés par mille imprécations.

— Maude vous trompe !... Edmund vous trompe ! !.. Ils vous trompent tous les deux ! ! ! Ne vous avais-je pas prévenu, Georges, que le malheur s'introduisait sous votre toit à la suite de cette femme ? Ne vous avais-je pas prédit que par elle votre repos serait détruit, votre honneur outragé ? Vous n'avez pas daigné m'écouter, et, aujourd'hui, il ne vous reste plus qu'à gémir sur une faute irréparable et sur la honte que lady Wilson va amasser sur votre nom... Le Seigneur est juste, il vous frappe parce que vous n'avez pas voulu obéir aux conseils qu'il vous donnait par l'entremise de son humble servante.

Ici, la sœur de l'infortuné Wilson fut forcée de s'arrêter. Cette longue tirade, débitée avec une volubilité qu'un gémissement venait à peine de temps en temps interrompre, l'avait épuisée complètement. Les mots, d'ailleurs, lui manquaient pour exprimer dignement sa stupéfaction et sa fureur.

Sir Georges la contemplait fixement, de l'air d'un homme qui voudrait saisir et qui ne comprend pas ce qu'on lui conte.

Toutefois, comme il ignorait totalement la cause qui avait fait naître la virulente apostrophe que nous avons si faiblement rapportée, il continua à garder le silence et à interroger sa sœur du regard.

Ce flegme exaspéra miss Arabella. Elle n'y tint plus, et essuyant d'un coup ses larmes, se plaça devant son frère, lui saisit le bras avec force et reprit :

— Georges, j'aurais voulu vous épargner cette révélation épouvantable ; mais ma conscience m'oblige à vous dévoiler les crimes qui se commettent dans votre demeure... Venez avec moi..., et vous surprendrez les coupables.

Sir Wilson pâlit, et devant une accusation aussi nettement articulée, un éclair étincela dans ses yeux.

— Ma sœur, répondit-il cependant froidement, pesez bien le poids de vos paroles. L'imputation est grave, et je vous supplie de la rétracter, car elle est certainement fausse.

— Maude vous trompe, répéta Aarabella avec amertume ; tandis que vous vous épuisez à lui plaire, elle reçoit les déclarations d'amour de votre hôte, de votre ami, de sir Edmund, enfin... Ils sont ensemble dans la chambre à coucher.

La pâleur de sir Wilson augmenta. Nonobstant, il ne répondit rien, mais faisant signe à sa sœur de l'accompagner, il marcha dans la direction de l'appartement qu'on venait de lui signaler. La tante Bella était sombre, il n'y avait que son regard qui brillât de la satisfaction du devoir accompli. Elle allait en-